

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°37 – février /mars 2012

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

## Lettre à une jeune admiratrice de Novalis

à C. P.

**A**dmirez-vous le poète en Novalis ou bien le philosophe ? Est-ce sa brève vie lumineuse ou sa mort exemplaire qui vous ont attirée à lui ? Son admirable visage vous a-t-il seulement séduit, ou avez-vous perçu, à travers ses traits, quelque chose du mystère de son existence (et de la vôtre) ? Il y a plusieurs chemins pour entrer dans la connaissance du poète romantique allemand : l'admiration seule fait demeurer à la surface des choses. Dieu veuille que vous deviniez, sous l'écorce, un noyau d'une infinie richesse ! Car ce noyau intéresse votre propre vie, vos aspirations secrètes et votre vocation en Dieu. On ne peut se contenter d'admirer Novalis, il faut y ajouter la foi, l'amour et la connaissance, ou plus exactement la foi *et* l'amour, l'amour *et* la connaissance. La foi et l'amour, car c'est bien de *Foi et Amour* qu'il s'agit dans son œuvre : Sophie, la Nuit, le Bien-aimé :

« *Descendre enfin vers l'adorable fiancée,  
Vers Jésus, le très bien-aimé !* »<sup>1</sup>.

L'amour *et* la connaissance, ensuite, tout son enseignement étant celui d'une connaissance, ou d'une gnose amoureuse : SOPHIA, la Sagesse divine.

Qu'attendaient-ils de son exemple et de son œuvre, ces jeunes admirateurs des siècles passés, qui se rendaient en foule sur sa tombe à Weissenfels (au temps du vieux Goethe et, plus tard, au commencement du 20<sup>e</sup> siècle) ? Et qu'attendent-ils aujourd'hui encore, ceux qui y viennent en pèlerinage ? (Et que dire du petit nombre de ceux qui, voici quarante ans, allaient se recueillir sur un monument à l'abandon ?). Peut-on parler d'une simple dévotion qui se rapporte à la foi et à l'amour, ou de quelque chose qui se trouve en relation avec l'amour et la connaissance ? Tout est question de mystère. Il y a un mystère Novalis, si l'on peut s'exprimer ainsi, que sa vie et son œuvre nous laissent entrevoir, dans l'admiration que nous portons au poète romantique allemand. Cependant, pour pénétrer ce mystère, il faut une véritable initiation, une démarche d'amour et de connaissance qui est en tout état de cause le degré supérieur de l'admiration que l'on peut éprouver à son égard.

---

<sup>1</sup> Novalis, « Le désir de la mort », *Hymnes à la Nuit*, (traduction Armel Guerne).

C'est ce que nous enseignent son visage, l'évocation de sa vie et de sa mort, ses poésies (ses *Hymnes à la Nuit*) et tant de fragments épars où il délivre son message : SOPHIA. Notre admiration pour Novalis doit nous faire parvenir un jour à rencontrer à notre tour la Sagesse divine. Tel est le chemin vers l'intériorité que lui-même a suivi, et dont il demeure depuis le guide magistral, le maître spirituel, en quelque sorte. Tel est le noyau de son œuvre, le secret de son existence (et de sa mort) – ce que nous devons admirer en lui, et contempler dans son visage de beauté, méditer dans ses *Hymnes* et ses *Cantiques spirituels*. A ce prix, nous appréhendons, comme en un miroir, le secret de notre propre existence.

Son visage est admirable ; il entre dans nos vies comme dans un songe que nous faisons à l'âge de l'adolescence<sup>2</sup>. Son amour pour Sophie est digne de notre admiration : il est source inépuisable de l'amour que nous pouvons porter à notre tour à un être aimé. Sa douleur, à la mort de Sophie, est un exemple dans nos vies : qui nous fait nous tourner vers l'intérieur, et nous engager vers « le pays de Sophie ». Déjà nous avons quitté la foi de notre admiration pour lui : pour l'amour. Viendra le temps de la connaissance, de cette Sophie – qui est le Christ-*Sophie*, SOPHIA, la Sagesse divine. Comme lui-même l'a expérimenté, au fil des jours, lorsqu'il se rendait sur la tombe de *sa* Sophie et aspirait à la mort. C'est dans sa mort admirable, enfin, que se tient l'accomplissement d'une vie qui culmine dans son union avec la Sagesse divine.

Mais, nous-mêmes, avant d'achever à notre tour ce pèlerinage terrestre, notre admiration pour le poète romantique allemand reste une source de joies profondes, de secrets désirs, d'aspirations à l'amour humain et divin, et de réalisations qui se succèdent année après année, en conservant sa fidélité à cette première admiration vécue intérieurement, comme un émoi très pur qui n'appartient qu'à soi seul, comme *l'étincelle de l'âme* soudain reconnue dans le secret du cœur, à la vue de son visage, à la lecture d'un vers, à l'évocation de son amour pour Sophie... Peu importe le point de départ. Il convient surtout de demeurer au fil du temps dans cette fidélité à son amour, jusqu'au terme de sa propre existence, pour accomplir en plénitude ce destin qui est, pour chacun de ses admirateurs, le destin même et la vocation de

NOVALIS.

---

<sup>2</sup> « L'inaltérable candeur sur ce visage y fait régner comme une éternelle seizième année » Maurice Pujol, en mai 1891.

---

## DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

### LE MAÎTRE DE FREIBERG ET LE « DISCIPLE A SAÏS »

**L**e projet de succéder à son père, ou tout au moins de le seconder dans la direction des salines de Weissenfels remontait, chez Novalis, aux premiers temps de ses fiançailles. Dès le printemps de l'année 1796, c'est-à-dire un an avant la mort de Sophie, il avait quitté Grüningen pour Weissenfels et commencé son noviciat aux salines. Cependant après l'année de deuil 1797, autant pour faire diversion à ses préoccupations douloureuses que pour compléter son éducation technique par une connaissance plus approfondie de la science géologique et de l'exploitation minière, il quitta de nouveau le foyer paternel et se rendit, en décembre de la même année, dans la petite ville de Freiberg. Ce qui l'y attirait c'étaient d'abord de vieilles relations de famille, qui lui ouvrirent l'intérieur hospitalier du conseiller supérieur des mines, M. de Charpentier, homme d'une grande compétence professionnelle et père de trois filles, toutes trois excellentes musiciennes. Et puis c'était surtout la réputation plus qu'européenne du minéralogiste Werner, inspecteur et professeur à l'École des mines de Freiberg.

Émile Spenlé

[à suivre]

La prochaine livraison de la *Lettre* Novalis sera consacré au naturaliste Abraham Gottlob Werner, dont on connaît l'influence sur le poète romantique allemand et qui apparaît dans les *Disciples à Saïs* de Novalis sous la figure du Maître : « *Pendant ce discours, le Maître et ses disciples s'étaient approchés du groupe. Les voyageurs se levèrent et le saluèrent avec grand respect. Une bienfaisante fraîcheur se répandit des sombres allées couvertes sur le perron et sur les marches. Le Maître fit apporter une de ces pierres singulièrement lumineuses qu'on nomme escarboucles, et une lumière rouge, forte et claire, baigna toutes les formes et les vêtements. Bientôt, une entente amicale se fit entre tous, une profonde sympathie les gagna. Cependant qu'une musique, de loin, se faisait entendre et qu'une flamme rafraîchissante scintillait dans les cristaux et jusque sur les lèvres de ceux qui parlaient, les étrangers narraient les souvenirs remarquables de leur lointain voyage.* »

---

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

WOLFGANG MENZEL<sup>3</sup>

Lorsque les anciennes institutions ecclésiastiques paraissaient à un grand nombre près de leur fin, lorsque la Bavière, jusqu'alors l'asile de l'orthodoxie catholique, ouvrait ses portes au protestantisme le plus novateur, lorsque dans l'Allemagne protestante, en la plupart des Universités, les critiques et les exégètes commençaient à détruire méthodiquement la foi des Églises évangéliques ; lorsqu'à Weimar et à Iéna la philosophie païenne était regardée comme le point culminant de la civilisation allemande, en Saxe et dans le Brandebourg plusieurs jeunes poètes et beaux esprits, d'origine et de culture protestante, s'annoncèrent comme amis et enthousiastes de l'Église catholique. Le plus sentimental, Frédéric de Hardenberg , plus connu sous le nom littéraire de Novalis, fit paraître dans tous ses écrits la plus vive conviction que, pour s'être détaché de l'unité de l'Église universelle, on avait réduit à l'inaction les organes supérieurs de la vie spirituelle dans l'humanité européenne, et que, pour rendre au christianisme son efficacité , il se formerait de nouveau une Église visible et que les anciennes bénédictions se répandraient encore sur les peuples. Il écrivait entre autres, l'an 1799 [dans *Europe ou la Chrétienté*], dans un parallèle entre le catholicisme et le protestantisme :

« Où est cette antique, bien-aimée et seule béatifiant croyance au gouvernement de Dieu sur la terre ? où, cette céleste confiance des hommes les uns dans les autres ? où, cette douce piété qu'exhale une âme inspirée de Dieu ? où, cet esprit de la chrétienté embrassant tout ? Le christianisme est de trois formes. L'une est l'élément générateur de la religion comme plaisir à tout ce qui est religieux. Une seconde, la méditation en général, comme croyance que tout ce qu'il y a de terrestre peut devenir pain et vin de l'éternelle vie. Une troisième, la croyance en Jésus-Christ, à sa mère et aux saints. Choisissez celle que vous voulez, choisissez-les toutes trois, c'est tout un, par là vous deviendrez chrétiens et membres d'une communauté unique, éternelle, ineffablement heureuse. Christianisme appliqué, vivant, voilà ce qu'était la vieille foi catholique, la dernière de ces formes. Son omniprésence dans la vie, son amour de l'art, sa profonde humanité, l'inviolabilité de ses

---

<sup>3</sup> Historien et critique allemand, né en 1798 et mort à Stuttgart en 1873.

mariages, son affectueuse communicabilité, son plaisir à la pauvreté, à l'obéissance et à la fidélité ne permettent pas de méconnaître en elle la religion véritable et renferment les traits fondamentaux de sa constitution. – De l'enceinte sacrée d'un vénérable concile d'Europe ressuscitera la chrétienté, et l'affaire de la résurrection religieuse se poursuivra d'après un plan divin qui embrasse tout. Nul ne protestera plus contre une contrainte chrétienne et régulière, car l'essence de l'Église sera vraie liberté, et toutes les réformes nécessaires s'exécuteront sous sa direction comme des procédures pacifiques. A quelle époque, et à quelle époque plus rapprochée ? il ne faut pas s'en inquiéter. Seulement, de la patience, il viendra, il viendra nécessairement le saint temps de l'éternelle paix, où la nouvelle Jérusalem sera la capitale de l'univers. Et jusque-là, soyez sereins et courageux parmi les périls du temps, vous qui partagez ma croyance, annoncez par la parole et par les œuvres le divin Évangile, et demeurez fidèles jusqu'à la mort à la foi véritable, infinie »<sup>4</sup>.




---

<sup>4</sup> Docteur Wolfgang Menzel, *Histoire des Allemands jusqu'aux temps modernes*, Zurich, 1825. Sur la réception en France de l'ouvrage de Menzel : « A une époque réculée, couverte à nos yeux du voile mythique de l'antiquité payenne, la race allemande, semblable à un arbre au sortir du germe, se divisa, dit M.Menzel, en une multitude de tribus, qui, comme autant de racines, pénétrèrent au loin, s'étendirent dans toutes les directions, et se fixèrent au sol sur lequel devait se développer leur existence nationale. Toutes ces tribus s'unissent plus étroitement dans le moyen âge, vivent d'une vie qui leur est commune, et forment un corps de nation qui, pendant des siècles, élève sa tige vigoureuse et parait dans toute sa force, sous l'influence vitale du christianisme. Mais plus tard, dans les temps modernes, le corps germanique perd de nouveau son unité compacte, et la nation allemande, souche respectable et féconde, se divise en rameaux nombreux, dont chacun se charge de fruits, sous l'influence d'une nouvelle civilisation.

Poursuivant cette idée qu'il s'est faite de la marche de sa nation à travers les siècles, M. Menzel s'est attaché, et dans le plan général, et dans l'exécution de son livre, à présenter l'histoire d'Allemagne comme une vie nationale continue, comme un développement original et progressif, dans lequel il distingue trois degrés caractéristiques, trois grandes périodes successives. Chacune de ces trois périodes est traitée dans un volume à part, et forme comme un grand acte de cette intéressante trilogie. Le premier volume est consacré à l'histoire des populations allemandes avant Charlemagne, y compris les populations scandinaves. L'auteur voit, avec raison, dans le règne du fils de Pepin, le point de séparation naturel entre l'antiquité payenne et le moyen âge, dont l'histoire forme le sujet de son deuxième volume ; l'âge moderne remplit le troisième, qui comprend la suite des événements et de la civilisation nationale jusqu'à la restauration... » *Revue germanique*, 1829.

## RÉCEPTION DE NOVALIS EN FRANCE

[Première réception : la génération de 1830]

Les symbolistes diffèrent de Hugo et de ses disciples précisément dans la mesure où ils se rapprochent des contemporains de Novalis. C'est avouer qu'entre le romantisme français et le romantisme allemand il n'existe guère que des oppositions ; et la plupart fondamentales. Aujourd'hui que l'histoire des littératures comparées a fait de grands progrès, on commence à s'en rendre compte.

Les romantiques français n'ont connu ni les romantiques allemands ni le romantisme allemand ; je veux dire, ni les hommes d'outre-Rhin ni leurs doctrines.

De fait, pour la génération de 1830, quels sont les romantiques allemands ? Gœthe et Schiller. Or, ni l'auteur de *Werther* ni celui des *Brigands* ne font partie de la période qu'on nomme communément le romantisme allemand. Ils appartenaient tous deux à cette époque de transition connue sous le nom de *Sturm und Drang*, qui réagit contre le rationalisme, l'*Aufklärung* et qui prépare le vrai romantisme. Aussi bien Gœthe et Schiller sont des classiques et la génération allemande de 1795, après les avoir pris pour modèles, les abandonne.

Cette génération de 1795 se compose principalement de Novalis, de Tieck, des Schlegel. Ce brillant triumvirat se met d'abord à la remorque de Gœthe. Le *Wilhelm Meister* de celui-ci eut une profonde influence sur l'auteur d'*Henri d'Ofterdingen*. Influence d'ailleurs brève. Les jeunes romantiques ne tardent pas à se sentir mal à l'aise avec la grandeur un peu froide de Gœthe l'Olympien. Novalis finit par traiter *Wilhelm Meister* de « Candide dirigé contre la poésie ». La plupart des œuvres de Gœthe apparaissent aux romantiques allemands douées des qualités « qui caractérisent les marchandises des Anglais, très simples, élégantes, commodes et durables ». Si *Wilhelm Meister* est qualifié « d'évangile d'économie politique », les poésies de Schiller sont, à leur tour, appelées « de jolies superfluités ».

C'est que l'idéal d'art des jeunes romantiques d'outre-Rhin est fort élevé. Tout en reconnaissant à Gœthe et à Schiller des qualités poétiques éminentes, ces réformateurs intransigeants aspirent à un lyrisme plus évocateur, plus subjectif, plus inspiré et, pour tout dire, plus intuitif. Entre la réalité et la poésie, pour Novalis, en qui s'incarne tout le romantisme, il n'est pas de différence. Plus une chose est poétique, déclare-t-il, plus elle est vraie. La poésie est le

réel absolu, « *Die Poesie ist das ächt absolut Reelle. Dies ist der Kern meiner Philosophie. Je poetischer, je wahrer.* ». Cette conception de la poésie repose elle-même sur une doctrine métaphysique et une critique de la connaissance.

Ce qui caractérise en effet le romantisme, allemand, c'est l'influence exercée par la philosophie sur les lettres. En 1794, Fichte professe et publie sa *Théorie de la science*. Cet ouvrage est une date dans l'histoire du romantisme. Les jeunes poètes jusque-là oscillent entre Gœthe et Schiller. Mal satisfaits du lyrisme un peu didactique et purement intellectuel de l'un et de l'autre, ils trouvent dans la *Wissenschaftslehre* la synthèse de leurs aspirations inconscientes. Fichte fut le Bergson de sa génération [sic].

Par son idéalisme absolu et suggestif, la *Wissenschaftslehre* libère le moi de toutes les contraintes, de toutes les entraves contingentes. La nature, les choses, c'est l'esprit qui s'objective en prenant conscience de lui-même, mais la « chose en soi » niée par Kant, c'est le moi subjectif, créateur de tout, souverain maître. Par ainsi le moi, la personne acquièrent une puissance illimitée. « Ce qui est primitif, irréductible, absolu, c'est le Moi, déclare M. Spenlé<sup>5</sup>, qui paraphrase Fichte ; le monde sensible n'existe qu'autant qu'il s'oppose à ce moi et le limite. »

Cette métaphysique qui biffe résolument la réalité extérieure et qui donne au moi créateur une autonomie absolue fut accueillie avec enthousiasme. « Qu'on suive, déclare M. Rouge<sup>6</sup>, l'évolution de Frédéric Schlegel le critique, de Baader le physicien, de Novalis le poète, ou de Schleiermacher le théologien, on les voit tous tourmentés d'une même soif de connaissance, totale, absolue, définitive. » La formule de la nouvelle esthétique était trouvée. Il s'agissait, pour la jeune génération, avide de poésie, de mettre à la place des vieux concepts rationalistes, un idéalisme intérieur, un moi profond qui porte en lui sa foi, sorte de démiurge capable de tout éclairer de sa lumière propre.

La doctrine de Fichte mettait aussi en déroute le vieil intellectualisme abstrait et proposait une nouvelle théorie de la connaissance, très féconde en aperçus lyriques de toute nature. Fichte, avec Jacobi, distingue entre l'entendement (*Verstand*), faculté improductive, inerte de l'esprit, déclare l'auteur de la *Doctrine de la Science*, réceptacle de tout ce qui est et sera déterminé par la raison, – et la raison (*Vernunft*), une sorte de faculté métaphysique, supra-sensible et supra-intellectuelle », qui se rapproche fort de ce que M. Bergson nomme *intuition*.

<sup>5</sup> E. Spenlé : *Novalis. Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, Hachette.

<sup>6</sup> Rouge : *Frédéric Schlegel à la genèse du romantisme allemand*, Fontemoing.



A leur tour, Novalis et les romantiques allemands marquent quelle différence de nature et non plus de degré sépare l'entendement discursif ou faculté d'assembler des rapports et l'activité créatrice de l'esprit. « Kant n'est plus à la hauteur », écrit l'auteur des *Hymnes à la Nuit*, et il ajoute : « Il ne serait pas impossible que Fichte fût l'inventeur d'une manière toute nouvelle de penser qui n'a pas encore de nom dans la langue courante. Peut-être l'inventeur lui-même n'est-il pas, sur son propre instrument l'exécutant le plus habile et le plus ingénieux, encore que je n'affirme pas la chose. Mais il est vraisemblable qu'il se rencontrera des hommes qui sauront mieux « fichtiser » que Fichte » (*die weit besser fichtisiren werden, als Fichte*).

En parlant ainsi Novalis songeait à lui-même et à ses amis qui cherchaient l'essence de la poésie dans l'exaltation du moi et l'intuitionnisme ou idéalisme intégral. Bientôt, en effet, la philosophie protestante de Fichte, son retour à un rationalisme abstrait ne satisfont plus les jeunes romantiques. On se tourne alors vers Jacobi et Schelling dont la doctrine prête davantage aux applications lyriques. Les poètes de 1795 ne se contentent pas de tourner en ridicule ce que Novalis nomme « l'intellect pétrifiant » ; ils remplacent le mot *Vernunft* par celui de *Gemüth*. Au centre du moi ils installent le cœur, avec tout ce que ce mot comporte de sens intuitif et émotionnel. Parti de la philosophie de Fichte, Novalis en vient à diviniser le moi esthétique, à en faire la substance de toute réalité. « Son génie poétique exige que le fond de la Nature soit Génie et Poésie », déclare M. Delacroix<sup>7</sup>. Entendue de la sorte, la poésie, émanation du moi subjectif et sentiment pur, doit nous mener plus près de l'âme des choses que ne le fait l'intelligence constructive.

Cet idéalisme transcendant, de caractère émotionnel et diffus, ce subjectivisme poétique, cet intuitionnisme lyrique est la base de l'esthétique romantique d'outre-Rhin. Et l'on voit à présent quel abîme sépare nos poètes de 1830 des artistes de 1795.

Outre que le romantisme français n'a pas connu les hommes et les œuvres d'outre-Rhin, il a totalement ignoré les doctrines du romantisme allemand. Sans doute l'école de 1830 exalte aussi l'individualisme et le sentiment poétique, mais il manquera toujours à l'esthétique de Hugo ce fondement métaphysique qui constitue l'originalité du romantisme allemand. Lorsque Novalis parle du sentiment, il entend une lumière supérieure à la clarté de la raison, capable d'éclairer les profondeurs de notre moi absolu et de, faire

---

<sup>7</sup> H. Delacroix : *Novalis. La formation de l'idéalisme magique*. Revue de Métaphysique et de Morale, mars 1903.

rayonner en notre esprit les plus hauts sommets de l'Être. Il s'agit là d'une faculté nouvelle, source de connaissance immédiate, dont le fondement est métaphysique ; et qui a pour but de révéler l'inconnaissable. Cette théorie fait le fond de la philosophie de Jacobi.

Au contraire, lorsque Hugo parle du sentiment, il entend ce mot dans un sens beaucoup plus simple et purement affectif. Les deux romantismes combattent l'un et l'autre au nom de la nature, mais pour les Allemands la nature c'est l'intuition et l'âme ; pour Hugo il ne s'agit que d'une réaction contre l'idéal classique et de faire entrer, dans l'art le concept de liberté. Les romantiques français n'ont jamais cherché d'étayer leur esthétique sur un système spéculatif ou sur une théorie de la connaissance. Ils traduisent le mot sentiment par celui d'imagination ne s'efforcent pas d'identifier dans la même substance l'idéal et le réel. Le sentiment n'est pour eux que l'expression de la fantaisie individuelle, le pouvoir de suivre librement les caprices de l'esprit et d'en marquer les arabesques.

La répugnance bien connue des Français pour toute spéculation métaphysique un peu poussée interdit à ces poètes de 1830 la compréhension de l'esthétique allemande. A ce propos, le livre de Mme de Staël apparaît une exception dans l'histoire littéraire du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Encore que *De l'Allemagne* soit un livre de vulgarisation et qu'on puisse le comparer aux interviews d'un Jules Huret<sup>8</sup>, par exemple, cet ouvrage, beaucoup trop fort, bien trop riche d'idées spéculatives, ne pouvait être assimilé d'un trait par les cerveaux primesautiers de nos poètes. Le livre impressionna par les détails bien plus que par le fond même des théories exposées. Nos romantiques français ne virent dans le mouvement littéraire allemand que l'exaltation du gothique et qu'un retour enthousiaste aux légendes du moyen-âge. Toute la partie, essentielle, c'est-à-dire la philosophie, transcendante du moi, la méthode intuitive et l'idéalisme lyrique leur échappa.

Par romantisme allemand le cénacle d'Hugo entend Gœthe et Schiller qui ne sont plus romantiques, encore les connaît-on fort mal. On a des notions, il est vrai, de leur théâtre, et c'est bien sur notre théâtre que l'influence allemande se fait sentir. Nous sommes, à ce point de vue, créanciers d'un Schiller, vulgarisé à cette époque par Camille Jordan. Mais que dire de *Faust* que Benjamin Constant appelle une « dérision » et que Mme de Staël nomme « un rêve » ? Quant à la poésie lyrique allemande, elle est entièrement ignorée.

---

<sup>8</sup> [Journaliste français (1863-1915), qui s'était fait une spécialité de l'interview des écrivains.]

Ainsi donc, entre 1820 et 1830, comme le remarque M. Texte<sup>9</sup>, la littérature allemande est moins pour la France un objet d'imitation qu'un instrument d'émancipation. On n'entend rien à l'esprit germain ; mais on sent obscurément que cette littérature étrangère apporte des sentiments nouveaux ; aussi l'aime-t-on plus qu'on ne la comprend.

Ce n'est qu'après 1830 que nous acquérons quelques notions de littérature comparée et qu'on lit la poésie lyrique allemande, grâce à Henri Heine. Or, ce dernier avait plus de goût pour les Français que pour ses compatriotes, aussi les a-t-il franchement calomniés, et n'a-t-il offert à nos poètes qu'une caricature grossière du premier romantisme.

Un seul Allemand a agi sur le cénacle de Victor Hugo : Hoffmann, qui ne fait d'ailleurs pas partie de la génération de Novalis. Cet homme étrange, dont la vie s'était écoulée entre l'alcool, et le rêve, semblait le digne fils de cette Allemagne qu'un critique a appelée la patrie des hallucinations. « Mieux que tout autre, écrit M. Texte, son inquiet génie répondait à l'idée que se faisaient les Nerval, les Musset, de l'inspiration poétique. Personne n'avait mieux réalisé l'idéal du poète purement sensitif, de celui qui passe sa vie dans une perpétuelle oscillation de l'ironie au mysticisme, du sarcasme au baquet de Mesmer. » Ces qualités ne pouvaient manquer d'enchanter nos poètes, alors épris de fantastique ; aussi peu de livres ont eu chez nous, à cette époque, la vogue des Contes d' Hoffmann.

Somme toute, le romantisme français ne doit presque rien au véritable romantisme allemand. Il lui a emprunté son goût pour l'étrange, son amour du gothique et de la légende, mais là s'arrêtent ses emprunts. Les poètes de 1795 demeurèrent inconnus en France. Jamais, les contemporains de Hugo ne se seraient entendus avec Novalis, disciple de Fichte et de Schelling, et n'auraient accepté cette idée de l'auteur des Hymnes à la Nuit : « La distinction de la philosophie et de la poésie, n'est qu'apparente, et à leur commun préjudice. » Les deux esthétiques ne se compénètrent pas.

[à suivre]

Tanocrède de Visan



---

<sup>9</sup> Joseph Texte : *Études de littérature européenne*, Colin.

## LA « MISSION » DU POÈTE NOVALIS

L'œuvre de Novalis, si tôt écourtée par la mort, et composée qu'elle fut en quelques rapides années, ne comprend, en somme, que des fragments. Ce sont des pierres éparses, des matériaux isolés, – quoique chacun d'eux puisse en lui-même être considéré comme fini, – qu'il destinait à la construction d'un immense édifice qui eût été la cathédrale et le temple, le « palais des nations » des temps nouveaux.

Si l'on cherche à distinguer chez Novalis l'homme de science et le poète, on trouvera tout de suite les deux sources qui, dans son œuvre, se fondent en un flot unique. Il y a d'abord l'encyclopédiste, mais l'encyclopédiste qui cherche à faire le contraire de ce qu'ont fait les encyclopédistes français. Pour lui, Voltaire est l'exemple d'une nature corrompue, et le rationalisme voltairien est une aberration. Ce qu'il veut, lui, alors que l'Encyclopédie de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot est une entreprise de démolition, c'est écrire la nouvelle Encyclopédie, une Encyclopédie de construction et de reconstruction. La première Encyclopédie a mis le passé en poussière ; sur ces ruines et ces décombres, élevons la science de l'avenir, dans un esprit, non de destructeur, mais de créateur et de croyant. Dans ses notes, Novalis avait déjà choisi pour cet ouvrage le nom d'*Encyclopédie* ou encore, simplement, celui-ci : *le Livre*. Ce devait être le livre par excellence des temps modernes, le puits de la jeune science, la Bible de la nouvelle humanité.

Ainsi André Chénier avait conçu le poème du monde et de l'homme à travers les âges, et André Chénier et Novalis, en leur destinée si courte et si déplorable, offrent tous deux, sinon des points de ressemblance, du moins certains parallélismes.

Si André Chénier a dit : « Sur des sujets nouveaux, faisons des vers antiques », Novalis, plus à l'avant-garde, aurait prescrit, lui : « Sur des sujets nouveaux, faisons des vers nouveaux. » Tandis que Chénier regarde vers Athènes et vers le Cap Sunium, le paysage préféré de Novalis, c'est la Wartbourg et c'est Montsalvat, c'est le pays médiéval et gothique des chevaliers chanteurs et de Parsifal, pays idéal qui n'est situé dans le passé que pour donner une forme plus concrète aux préfigurations de l'avenir, faites des transfigurations du présent.

Mais, tandis qu'André Chénier se disait athée avec délices, Novalis, lui, était « religieux avec délices ». Tout ce qu'il voyait, c'était sous le concept du religieux ; et à tout ce qu'il touchait, il donnait une forme religieuse. C'est là le caractère primordial de sa poésie. Il a eu plus qu'aucun le *mens divinius* et la *visio Dei*, et il s'est complu, – dans sa frêle existence, qu'il savait d'autant plus digne

d'amour que tous les moments en étaient de ces choses « qu'on ne voit pas deux fois », – à vivre *sub specie aeternitatis*. Mais cet esprit religieux était en dehors et au-dessus de toutes les religions. Pour lui, l'homme vit naturellement dans le divin, et tout dans la vie, aussi bien matérielle que spirituelle, tout est objet de religion. Christianisme, catholicisme, protestantisme, panthéisme, mysticisme, gnosticisme, tout cela est religion. Ce qui importe, ce n'est pas le dogme, ni la lettre morte, mais l'esprit religieux, la volonté de croire, – de croire que tout est divin, la volonté de sentir en soi la divinité et de se sentir soi-même Dieu, – *pars integra Dei*. L'homme est le devenir de Dieu, dans la mesure où il se sent devenir Dieu. Qui a cet esprit religieux possède tout : « Rien n'est péché pour l'homme vraiment religieux », proclame un des *Fragments* de Novalis.

Qui a cet esprit religieux aura la possession du monde invisible, possédera la magie de l'univers et se sentira même « plus étroitement lié à l'invisible qu'au visible ». Ainsi se constitue le mysticisme de Novalis, qui est une tentative de divinisation de l'univers, une soif de communion universelle. Pour que cette communion soit parfaite, il faut aussi bien la foi que la science : « La science n'est que moitié ; la foi est l'autre moitié. » Dans cette soif de communion, et dans cette attente de l'unification de la vie naturelle et surnaturelle, de la vie de l'esprit et de la matière, il était accoutumé, comme dit Louis Tieck, « à regarder l'événement le plus insignifiant comme un miracle, et ce qui était surnaturel comme quelque chose de très ordinaire. Il en vient à considérer le visible et l'invisible comme n'étant qu'un monde unique ».

L'œuvre de Novalis est ainsi, à la lettre, un manuel de déification, une annonce, faite aux hommes de bonne volonté, du retour à la pureté première et dernière et de l'avènement dans le monde de l'esprit poétique.

Car l'esprit religieux de Novalis se confond, en dernière analyse avec l'esprit de poésie. Les trois vertus chrétiennes de la foi, de l'espérance et de la charité se retrouvent aussi bien dans l'esprit religieux de Novalis que dans l'esprit de sa poésie. La foi, c'est son enthousiasme de vivre et de chanter la vie, c'est l'enthousiasme du poète et du créateur. Son espérance, c'est la volonté d'ignorer le mal, dans ce monde comme dans la mort, et de ne pas douter de la beauté de vivre. Pour lui, la maladie doit être comptée parmi les joies de l'homme, ainsi que la mort. La mort romantise la vie et livre aux amoureux de l'existence les secrets du mystérieux univers. Et sa charité, c'est le désir de fraterniser avec cet univers, avec tout cet univers, avec le tout de cet univers, avec l'un et avec le tout, avec l'Un-Tout.

Sa fraternité s'étend à toutes choses, au minéral, à la plante, à la bête, à ses frères les hommes et à ces familles – égarées par une haine et une incompréhension millénaires, – que sont les peuples et les nations, et qu'il s'agit de ramener à la fraternelle amitié d'une commune origine et d'une commune destinée. Ainsi s'explique son *Europe ou la Chrétienté*. C'est l'appel aux peuples et aux esprits pour la réconciliation et la fraternité universelles et éternelles. C'est le manifeste historico-prophétique de la société intellectuelle et fraternelle des nations.

Si l'enthousiasme et l'imagination sont les qualités premières du poète, qui, plus que lui, fut poète, lui dont « l'enthousiasme et l'imagination ne connaissent aucune borne » ? Il est, par tempérament, le poète suprême et la poésie même. Il a au plus haut degré ce qui suffit à faire de l'homme un poète, sinon par les œuvres, du moins par la vie, il a la sensibilité et l'aspiration, il a l'amour et l'intelligence de l'amour. Sa vie, de même que son œuvre, n'a été qu'aspiration, – l'aspiration vers l'amour, – et l'amour de la vie, qui resplendit rapide, en passant et en mourant, – et la vie de l'amour. Et comme il avait les dons expressifs du poète non moins que l'âme du poète, il a, tout naturellement et magnifiquement, chanté. Tout chez lui, prose ou vers, est rythme, cadence, symbole poétique, émouvante figure, – la figure d'un surplus et d'un au-delà. Dans ses écrits résonnent « le murmure de la forêt, le sifflement du vent, la chanson du rossignol, le rythme du ruisseau ». Sa langue est musique, il est le poète-musicien.

Dans l'ordre de la religion et de l'humanité, Novalis est l'homme fraternel, le frère de l'humanité, – de l'ordre de saint François d'Assise, non de sainte Thérèse. Dans l'ordre littéraire, astre uniquement lumineux, il s'apparenterait au Pascal des *Pensées*, au Wagner du *Parsifal*, au Nietzsche du *Zarathoustra*, si l'orbe de ces douloureux génies ne se tachait de trop de signes noirs. Dans l'histoire de la poésie, Novalis doit se placer à la date du symbolisme. Comme Baudelaire, et mieux que lui, car c'est plus fréquemment, il a découvert et interprété les mystérieuses et infinies correspondances des choses. Mais le symbolisme de Novalis est encore plus le symbolisme de demain que celui d'hier.

Poésie immortelle, es-tu morte ? – Nous détachant des terrestres misères, la poésie de Novalis nous fera toujours aimer la vertu secrète du chant. Car le vrai chanteur est celui qui regarde le monde avec des yeux profonds. Novalis est celui qui aspire vers l'Éther clair, chaud et pénétrant, vers l'harmonie des sphères, vers la musique du souffle humain, alors que ne suffisent pas à désaltérer sa soif « le long jet d'eau, figé dans la glace », de la poésie classique et néo-classique, ni l'intellect pétrifiant et pétrifié des rationalismes.

Il est le passionné pèlerin et le chevalier servant de Notre-Dame la Poésie.

Les œuvres de Novalis, on ne les commente pas plus qu'on ne commente l'amour ; on va directement à elles, on les prend gravement, sérieusement et pieusement, et on en jouit. Le commentaire n'irait pas jusqu'au fond.

Novalis, je le vois, *comme une lune aimante au-dessus de la vie*, alors que, par une claire soirée d'octobre, on marche dans la solitude quiète des coteaux déserts.

Novalis, c'est, par essence, « le Vicaire de la Poésie » sur cette Terre.

Novalis, c'est un lis royal, près de s'effeuiller, au seuil du jardin de l'avenir.

Novalis, c'est l'évangéliste de la poétisation toujours renouvelée de la vie, et de la perpétuelle esthétisation anesthésiante des vulgarités, des douleurs et des misères d'être.

Telle fut, autant par sa vie que par son œuvre, la mission de Novalis.

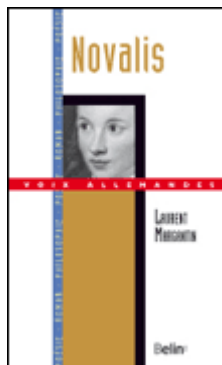
Novalis, c'est l'homme nouveau, qui triomphe du « vieil homme ».

Novalis signifie coexistence, simultanément, *innovation* et *renovation*.

Voilà pourquoi il y aura toujours des « novalistes ».

Louis Angé

## Publication



Laurent Margantin, *Novalis ou l'écriture romantique*, Belin, 2012.

Nous publierons une recension de cet ouvrage à paraître dans la prochaine livraison de la *Lettre Novalis*.

- Consulter le site de Laurent Margantin : [Oeuvresouvertes.net](http://Oeuvresouvertes.net)

---

**NOVALIS 2008**  
**Réception de Novalis en France**

(NOUVEAU CATALOGUE 2011-12)

**Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1e novembre 1900.**

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

**Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.**

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

**Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.**

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

**Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.**

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

**Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.**

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

**Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.**

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »



**Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.**

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

**Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.**

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

**Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.**

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

**Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.**

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

**Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier, Mémoires de la Section des Lettres*, 1847.**

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

**Volume 12 – Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.**

« Parmi les écrivains d'une originalité remarquable, que l'Allemagne a produits depuis son récent éveil littéraire, Novalis tient une des premières places. »

---

**Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.**

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

**Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.**

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

**Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.**

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

**Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.**

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

**Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.**

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

**Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.**

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

**Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.**

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

**Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.**

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,  
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,  
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,  
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

**Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.**

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

**Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.**

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

**Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.**

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

**Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.**

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

**Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.**

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

**Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.**

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »



Heinrich von Arnheim

---

## SOMMAIRE

### Lettre à une jeune admiratrice de Novalis

#### Document biographique

- Émile Splenlé, « Le Maître de Freiberg et le « disciple à Saïs », *Novalis, Essai sur l'idéalisme allemand*, Hachette, Paris, 1903.

#### Documents littéraires et témoignages

- Wolfgang Menzel, à propos d'*Europe ou la Chrétienté*.
- Réception de Novalis en France, La génération de 1830 : Tancrède de Visan, « le romantisme allemand et le symbolisme français », *Mercure de France*, 1910.
- Louis Angé « La « mission » du poète Novalis », (suite et fin), *La nouvelle Revue*, septembre-octobre 1924.

#### Publication

- Laurent Margantin, *Novalis ou l'écriture romantique*, Belin, 2012.

#### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2012